

NAPOLÉON Ier A BERLIN

UNE PAGE D'HISTOIRE

L'enseignement de la langue française a toujours été, dit-on, l'objet des préoccupations des maîtres, en Allemagne. Leurs élèves connaissent-ils ce morceau ? Il est écrit dans une langue claire, simple et belle, et mérite une place dans les anthologies.

Peut-être l'heure est-elle bien choisie de le faire connaître aux jeunes gens allemands qui l'ignorent, ou de le rappeler à ceux de leurs maîtres qui l'ont oublié.

Napoléon arriva le 24 octobre au soir à Potsdam.

Aussitôt il se mit à visiter la retraite du grand capitaine, du grand roi, qui s'appelaient le philosophe de *Sans-Souci*, et avec quelque raison, car il sembla porter le poids de l'épée et du sceptre avec une indifférence railleuse, se moquant de toutes les cours de l'Europe, on oserait même ajouter de ses peuples, s'il n'avait mis tant de soin à les bien gouverner.

Napoléon parcourut le grand et le petit palais de Potsdam, se fit montrer les œuvres de Frédéric, toutes chargées des notes de Voltaire, chercha dans sa bibliothèque à reconnaître de quelles lectures se nourrissait ce grand esprit, puis alla voir dans l'église de Potsdam le modeste réduit où repose le fondateur de la Prusse.

On conservait à Potsdam l'épée de Frédéric, sa ceinture, son cordon de l'Aigle noir. Napoléon les saisit en s'écriant : "Voilà un beau présent pour les invalides, surtout pour ceux qui ont fait partie de l'armée du Hanovre ! Ils seront heureux, sans doute, quand ils verront en notre pouvoir l'épée de celui qui les vainquit à Rosbach !"

Napoléon, s'emparant avec tant de respect de ces précieuses reliques, n'offensait assurément ni Frédéric, ni la nation prussienne. Mais combien est extraordinaire, digne de méditation, l'enchaînement mystérieux qui lie, confond, sépare ou rapproche les choses de ce monde ! Frédéric et Napoléon se rencontraient ici d'une manière bien étrange ! Ce roi philosophe qui, sans qu'il s'en doutât, s'était fait, du haut du trône l'un des promoteurs de la Révolution française, couché maintenant dans son cercueil, recevait la visite du général de cette Révolution, devenu empereur, conquérant de Berlin et de Potsdam ! Le vainqueur de Rosbach, recevait la visite du vainqueur d'Iéna ! Quel spectacle ! Malheureusement ces retours de la fortune n'étaient pas les derniers !

Pendant que le quartier général était à Potsdam, le maréchal Davout entra, le 25 octobre, à Berlin avec son corps d'armée. Le roi Frédéric Guillaume, en se retirant, avait livré Berlin au gouvernement de la bourgeoisie, présidée par un personnage considérable, le prince de Hatzfeld. Les représentants de cette bourgeoisie offrirent au maréchal Davout les clefs de la capitale, qu'il leur rendit, en disant qu'elles appartenaient à plus grand que lui, c'est-à-dire à Napoléon.

Il laissa un seul régiment dans la ville, pour y faire la police de moitié avec la milice bourgeoise, puis il alla s'établir à une lieue plus loin, à Friederichsfeld, dans une forte position, à la droite de la Sprée, à la gauche des bois.

Par ordre de Napoléon, il campa militairement, son artillerie braquée, une partie de ses soldats consignée au camp, l'autre allant visiter alternativement la capitale conquise par leurs exploits. Il fit construire des baraques en paille et en sapin, pour que les troupes fussent à l'abri des rigueurs de la saison. Il n'était pas nécessaire de recommander au maréchal Davout la discipline : il ne fallait veiller avec lui qu'à la rendre moins sévère.

Le maréchal Davout promit aux magistrats

de Berlin de respecter les personnes et les propriétés, comme le doivent des conquérants civilisés, à condition qu'il obtiendrait des habitants une soumission complète et des vivres, pendant le temps fort court que l'armée avait à passer dans leurs murs, ce qui, pour une ville telle que Berlin, ne pouvait constituer une charge bien pesante.

Du reste, le lendemain de l'entrée des Français dans Berlin, les boutiques étaient ouvertes.

Les habitants circulaient paisiblement dans les larges rues de cette capitale, et même en plus grand nombre que de coutume. Ils semblaient tout à la fois chagrins et curieux, impressions naturelles chez un peuple patriote mais vif, éclairé, frappé de tout ce qui est grand, jaloux de connaître les généraux et les soldats les plus renommés qu'il y eût alors au monde. Ils désapprouvaient d'ailleurs leur gouvernement d'avoir entrepris une guerre insensée, et cette désapprobation devait atténuer la haine qu'ils portaient à des vainqueurs provoqués.

Le maréchal Lannes fut envoyé sur Potsdam et Spandau. Le maréchal Augereau traversa Berlin à la suite du maréchal Davout ; et Napoléon, après avoir séjourné le 24 et le 25 à Potsdam, le 26 à Charlottenbourg, fixa au 27 son entrée à Berlin.

C'était pour la première fois qu'il allait paraître en vainqueur dans une capitale conquise. Il ne s'était pas montré ainsi à Vienne, qu'il avait à peine visitée, vivant toujours à Schönbrunn, loin des regards des Viennois. Mais aujourd'hui, soit orgueil d'avoir terrassé une armée réputée invincible, soit désir de frapper l'Europe par un spectacle éclatant, soit aussi l'ivresse de la victoire montant à sa tête plus haut que de coutume, il voulut faire dans Berlin une entrée triomphale.

Le 27 au matin, toute la population de la ville était sur pied, afin d'assister à cette grande scène. Napoléon entra, entouré de sa garde et suivi par les beaux cuirassiers des généraux d'Hautpoul et Nansouty. La garde impériale, richement vêtue, était ce jour-là plus imposante que jamais.

En avant, les grenadiers et les chasseurs à pied ; en arrière, les grenadiers et les chasseurs à cheval ; au milieu, les maréchaux Berthier, Duroc, Davout, Augereau ; et au sein de ce groupe, isolé par le respect, Napoléon, objet des regards d'une foule immense, silencieuse, saisie à la fois de tristesse et d'admiration : tel fut le spectacle offert dans la longue et vaste rue de Berlin qui conduit de la porte de Charlottenbourg au palais des rois de Prusse.

Le peuple était dans les rues, la riche bourgeoisie aux fenêtres. Quant à la noblesse, elle avait fui, remplie de crainte et couverte de confusion.

... Napoléon reçut des magistrats les clefs de Berlin, puis il se rendit au palais, où il donna audience à toutes les autorités publiques, tint un langage doux, rassurant, promit l'ordre de la part des habitants, ne se montra sévère dans ses propos que pour l'aristocratie allemande, qui était, disait-il, l'unique auteur des maux de l'Allénage, qui avait osé le provoquer au combat et qu'il châtierait, en la réduisant à mendier son pain en Angleterre.

Il s'établit dans le palais du roi, y reçut les ministres étrangers représentant des cours amies, et fit appeler M. de Talleyrand.

Dans son irritation contre le parti prussien promoteur de la guerre, il reçut sévèrement les envoyés du duc de Brunswick, qui avait été mortellement blessé à la bataille d'Auers-tedt et qui, avant d'expirer, recommandait au vainqueur sa famille et ses sujets.

"Qu'aurait à dire, leur répondit Napoléon, qu'aurait à dire celui qui vous envoie, si je

faisais subir à la ville de Brunswick la subversion dont il menaçait, il y a quinze ans, la capitale du grand peuple auquel je commande ? Le duc de Brunswick avait désavoué le manifeste insensé de 1792 ; on aurait pu croire qu'avec l'âge la raison commençait à l'emporter chez lui sur les passions, et cependant il est venu prêter de nouveau l'autorité de son nom aux folies d'une jeunesse étourdie, qui a perdu la Prusse !

"C'était à lui qu'il appartenait de remettre à leur place femmes, courtisans, jeunes officiers, et d'imposer à tout le monde l'autorité de son âge, de ses lumières, et de sa position. Il n'en a pas eu la force, et la monarchie prussienne est abattue, les Etats de Brunswick sont en mon pouvoir. Dites au duc de Brunswick que j'aurai pour lui des égards dus à un général malheureux, justement célèbre, frappé par le fer qui peut nous atteindre tous, mais que je ne saurais voir un prince souverain dans un général de l'armée prussienne."

Ces paroles, publiées par l'ordinaire voie des bulletins, donnaient à comprendre que Napoléon ne voulait pas mieux traiter la souveraineté du duc de Brunswick que celle de l'électeur de Hesse.

Du reste, s'il se montrait dur avec les uns, il se montrait avec les autres bienveillant et généreux, ayant soin de varier ses traitements suivant la participation connue de chacun à la guerre. Ses expressions à l'égard du vieux maréchal de Mollendorf furent pleines de convenance. Il y avait dans Berlin le prince Ferdinand, frère du grand Frédéric, et père du prince Louis, ainsi que la princesse sa femme. Il s'y trouvait aussi la veuve du prince Henri et deux sœurs du roi, l'une en couches, l'autre malade. Napoléon alla visiter ces membres de la famille royale, avec tous les signes d'un profond respect, et les toucha par ces témoignages venus de si haut, car il n'y avait pas alors de souverain dont les attentions eussent plus grand prix que les siennes. Dans la situation à laquelle il était parvenu, il savait calculer ses moindres témoignages de bienveillance et de sévérité.

ADOLPHE THIERS.

D'OÙ VIENT LE TABAC

CONTE ORIENTAL

Mahomet cheminait, absorbé dans ses pensées, sur la route de la Mecque. Cependant, ses pieds vinrent à heurter un serpent que la chaleur avait abattu au point qu'il était près de mourir. Mahomet le ramassa et parvint à le ranimer.

—Et maintenant, dit l'ingrat, prépare-toi à mourir, car je vais te mordre.

—Et pourquoi cela ? dit Mahomet avec surprise.

Le serpent répondit :

—Parce que ta race persécute la mienne et que c'est entre nous un duel à mort.

—Mais oublies-tu si vite que je viens de te sauver la vie ?

—Il n'est point de reconnaissance en ce monde, reprit le serpent. Aussi vrai qu'Allah existe, ton dernier moment est venu.

Et Mahomet répondit :

—Allah est grand et je suis son prophète. On n'invoque point son nom en vain. Si je ne meurs point, tu auras commis un sacrilège et je mourrai plutôt que d'en être le complice. Tiens, mords.

Et le serpent mordit la main que lui tendait le prophète.

Celui-ci suça la plaie et cracha par terre. Et l'on vit pousser à cette même place une plante qui réunit dans ses feuilles le venin du serpent, les souffrances du prophète et la confiance des élus.